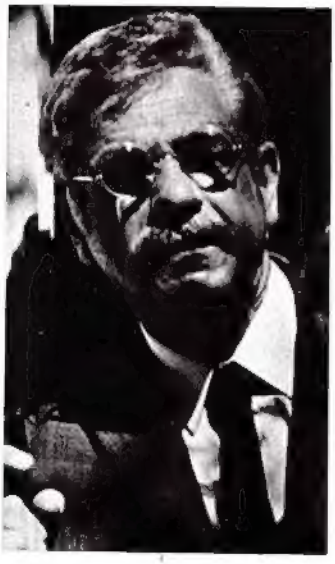
le reflets de la vie moderne périodique mensuel n°16 P.10 F.

EURO CINEMA

Spécial Printemps

LE RENDEZ VOUS DES VEDETTES



TUEZ CHARLEY VARRICK
(Page 8)

ANICÈE ALVINA DANS LE NOUVEAU FILM DE ROBBE GRILLET
(Page 38)

LE MERVEILLEUX SECRET DES FABLIAUX (Page 68)

SUZY KENDALL REDOUTE LE VIOL
(Page 58)

EUROCINÉMA N°16

TOUTE L'ACTUALITÉ DU 7ème ART

Directeur de la Publication
GEORGES LEONARD

Editions et Publications
DU SENART

Rédaction et Administration
13 Avenue de la République
91000 EVRY – Tel. 497.06.17.

Rédacteur en Chef
Georges HEMERET

Secrétaires de Rédaction
Henri RODE
Jeanine FREYDEFONT

Rédacteurs et Correspondants
Delmer JONES
Javier DURAN
Françoise APPEL
Fernand BRUN
Bartolo MIANI
Jacques BAROCHE
Javier DURAN
Tina MORELLI
Françoise APPEL

Distribution N.M.P.P.

SOMMAIRE

Spécial Printemps

	Page
Flashescinéma	5
TERENCE HILL «le plus beau Mec. . .	8
Gene Hackman et Al-Pacino	16
BARBARA STREISAND: nos plus belles années	20
LOVE STORY a la Japonaise	25
La montagne sacrée de Jodorovski	31
Le nouveau **ROBBE GRILLET**	36
Rapport sur le cinéma Allemand	52
Six Minutes pour mourir	56
Des acteurs qui donnent le livre de chair	66
Le merveilleux secret des Fabliaux	68
On l'appelle **TRINITA'**	78
La fabuleuse **TAMARA DOBSON**	81
Des rites étranges	94

EUROCINEMA N° 16 – Avril 1974 – Edité par la **Sté d'Editions et Publications du SENART** – Administration et siège social: 13 Av. de la République 91000 EVRY – SARL au Cap. de 20.000 Frs. – R.C. Corbeil 27-B-247. Imprimé par Rotocalco CAPROTTI – Composition COMPOSPRINT (Milan) – dépôt légal N° 38130 – Com. Par. N. 53062 c. c. P. Paris 8218-61. Distribution N.M.P.P.. Cette publication est dégagée de toute obligation publicitaire. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La reproduction des textes pour tous pays doit faire l'objet d'un accord préalable. La publication et la rédaction ne sont pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Abonnement: France 75 F. – Etranger 95 F. Abonnement jumelé au trimestriel PLAYCINEMA: France 120F. – Etranger 150 F. 1er trimestre.

FLASHESCINÉMA

• **Bette Davis**, qui fut une grande des grandes de Hollywood, déclare: «Tout comme Joan Crawofrd, ma partenaire de «Baby Jane», je tournerais toujours très souvent si je le désirais. Mais que constatons-nous désormais, Joan et moi? Que l'on ne nous offre plus des personnages dits de composition, mais des personnages qui sont des caricatures. Alors, je dis non. Je n'ai jamais confondu le cinéma et les performances des clowns sur la piste!» De toute façon, Bette reparaîtra dans un film italien de Luigi Comencini: «La Belote scientifique». Elle y est une milliardaire yankee, si débonnaire qu'elle donne à un jeune couple, chaque année un million de lires pour qu'il le joue. Sylvano Mangano et Sordi sont l'un de ces couples.

• **Ryan O'Neal** *est un fripon, d'après le classique de Tackeray, «Barry Lyndon», dans le film (4 millions de dollars prévus) de KubricK — «Orange Mécanique», — dont tout le monde attendait la reprise du tournage. Voilà qui est fait. Kubrick a repris son travail, en s'enveloppant du plus grand mystère, à Waterford, bourgade d'Irlande, où toute la population est sur les dents.*

• **Clint Eastwood** super-flic. C'est dans une suite de «Dirty Harry», où on le verra partir en campagne contre la reaction aux U.S.A. Don Siegel, son réalisateur fétiche, le dirige là de nouveau. «Il est de bon ton, dit Clint, de mettre un peu de sauce politique dans les thrillers actuels. Pour ma part, je trouve cela bien: ça renseigne les gens et, accessoirement, les acteurs qui ne connaissent rien aux coulisses de l'Oncle Sam.»

• **Jean-Patrick Manchette,** *jeune turc de la «Série noire», avait inspiré Chabrol avec «Nada». Jean-Pierre Mocky a trouvé le sujet de son film à venir, «O dingos, O châteaux», avec Marlène Jobert, dans un suspense noir de Manchette, qui renouvelle le thriller. Lequel Manchette adapte avec Yves Boisset le prochain film de ce dernier: «La Boucle», de Bob Little.*

par Janine Freydefont

Jeune mais expérimentée
La brune héroïne de ce film allemand prouve cette expérience, auprès de sa compagne aux mèches couleur de blé, avec un doigté qu'on ne lui contestera pas.
Messieurs s'abstenir!

Humour et appel du sexe: ce sont deux pôles de «Blessed are the Rich», le film de Salvatore Samperi où, toujours sculpturalement belle, Silva Koscina a Lino Toffolo pour partenaire.

ERIC DE BEAUFRANT

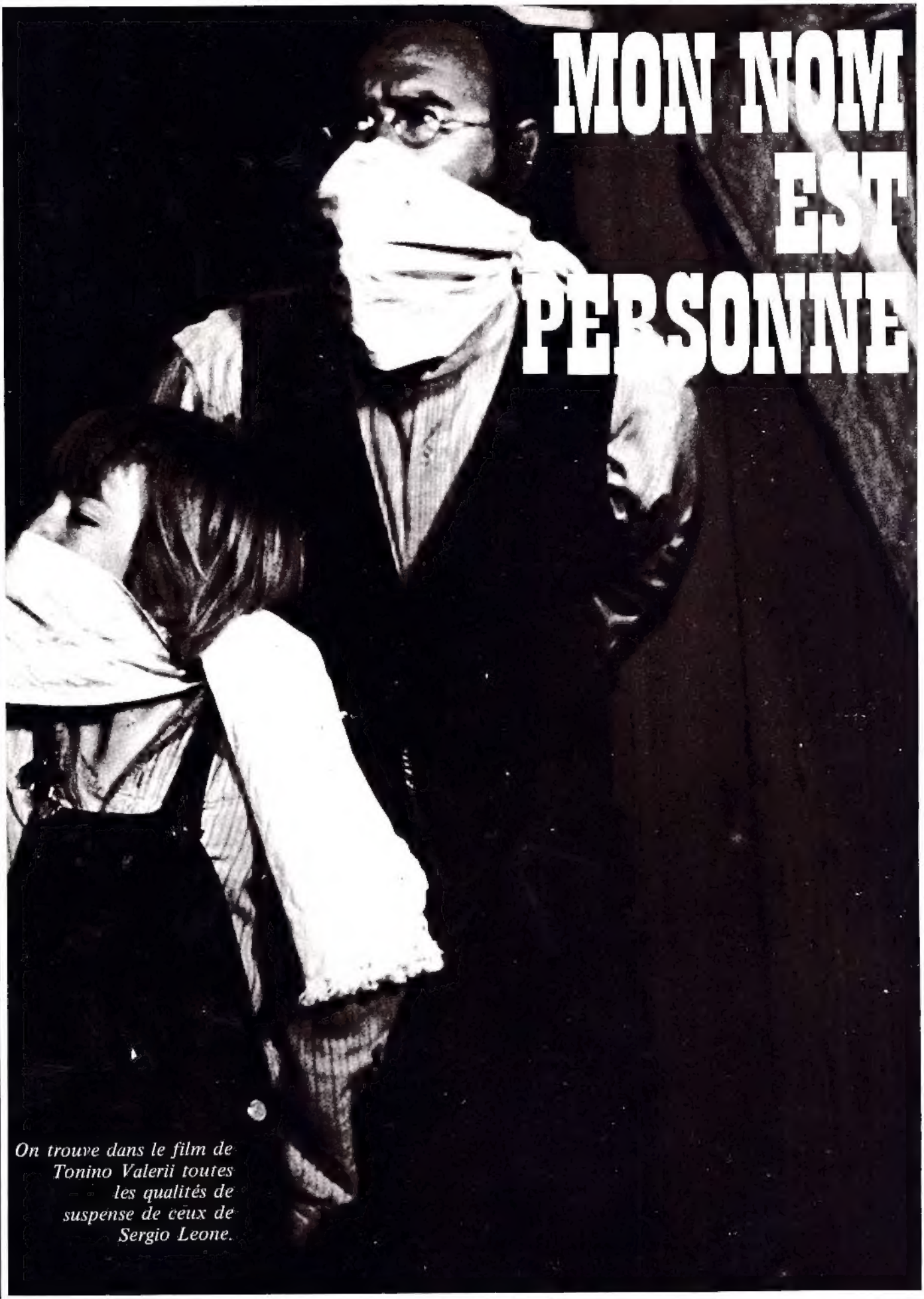
UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE CINEMA D'AMOUR
300 photos inédites

Le petit livre rouge de la Révolution sexuelle au Cinéma

28F+
Port 4.50

Editions du Sénart
13 Av. de la République
91000 EVRY
— c.c.p. Paris 8218-61

MON NOM EST PERSONNE



On trouve dans le film de Tonino Valerii toutes les qualités de suspense de ceux de Sergio Leone.

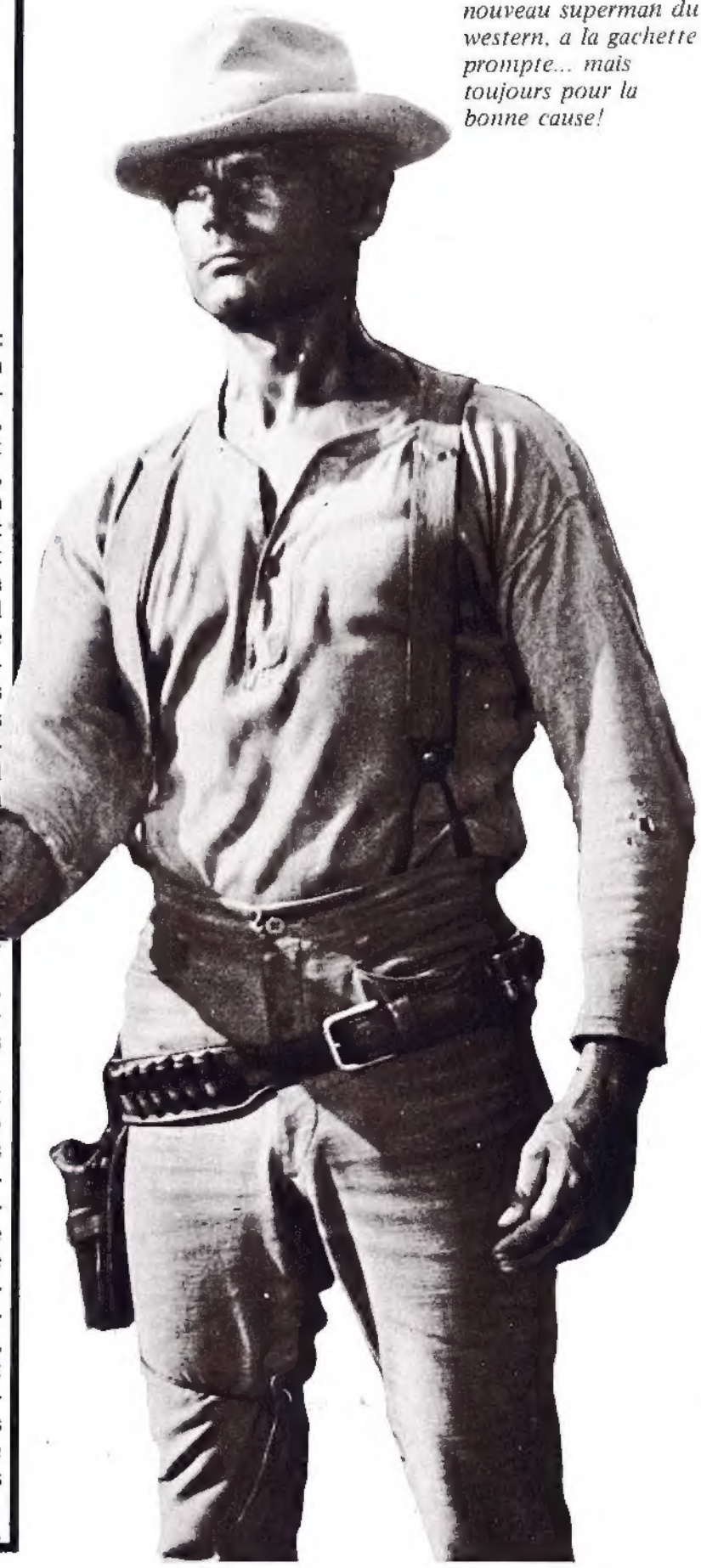
SOUS LA TUTELLE DE SERGIO LEONE, HENRY FONDA ET TERENCE HILL AFFRONTENT LA HORDE SAUVAGE... «MON NOM EST PERSONNE.»

Tous les spectateurs sont de cet avis: Terence Hill est extraordinaire dans «Mon Nom est Personne». Celui que l'on surnomma «Le plus beau mec européen», après «Trinida», est devenu acteur à part entière. Il mime à merveille, par exemple, un proverbe rustique, et joue d'une façon étourdissante une scène d'ivresse, durant laquelle les coups de pistolet partent tout seul. Terence Hill, dont l'oeil bleu et la vitalité sont désormais célèbres (bien qu'il ait débuté dans un personnage d'incurable paresseux) possède, en plus, un don d'humour très sûr, les qualités sportives les plus appréciables et il ne rougit pas plus en tant que comédien, devant Henry Fonda, le vieux numéro I d'Hollywood, qu'il ne tremble à faire face à Beauregard, en tant que Personne. Terence Hill reconnaît: «C'est du gala de jouer avec Fonda. Un stupéfiant professionnel! D'un regard, d'un sourire, d'une mimique à peine esquissée, il sait exprimer un monde de choses!»

En somme Personne devant Beauregard, c'est aussi Terence Hill devant Henry Fonda – dans la vie. Le cinéma imite parfois la vie, effectivement.

Sous son côté percutant, ce film contient beaucoup d'expérience humaine. Tonino Valerii et Sergio Leone ont voulu nous communiquer certaines de leurs convictions profondes. Fonda et Hill font alliance parce qu'ils ont, au fond, le même idéal: supprimer les salauds de la surface de l'Ouest. Non point par le prêchi-prêcha, mais en visant là où il faut. Hill-Personne sait bien que Beauregard-Fonda, dans quelque circonstance qu'il se soit trouvé, quelque danger qu'il ait dû essuyer, n'a dégainé son arme que contre des âmes noires. Et il sait bien aussi que Beauregard est un de ces hommes vrais «qui croient en quelque chose.»

D.J.



Terence Hill, le nouveau superman du western, a la gachette prompte... mais toujours pour la bonne cause!

DE NOTRE CORRESPONDANTE PERMANENTE À HOLLYWOOD
FRANCOISE APPEL

C'est en faisant de l'auto-stop que Gene Hackman (Max) et Al Pacino (Lion) se rencontrent. Tous deux rêvent de changer de vie, après maintes déconvenues. Ils feront équipe.

(AL PACINO)

(le fils du «PARRAIN») et

GENE HACKMAN

(FRENCH CONNECTION)

FORMENT L'ÉTRANGE DUO DE CLOCHARDS DE

"SCARECROW"

Al Pacino, qui fut le fils du «Parrain», et Gene Hackman, triomphateur de «The French Connection», font équipe dans «Scarecrow», autrement dit «Epouvantail». La première fois que j'eus à faire avec Pacino, ce fut, après son triomphe dans «Panique à Needle Park» à Cannes, quand il allait commencer son film avec Marlon Brando. Il me dit alors, au téléphone, de New-York: «Je suis tellement impressionné d'être interviewé que j'ai été obligé d'avaler un double whisky». Cette simplicité, Al Pacino la garde, le succès venu, et bien qu'il soit passé à un demi-million de dollars par film, selon son manager Martin Bregman.

Les goûts modestes de son enfance malheureuse, il les a toujours gardés aussi, puisqu'il fut élevé par ses grands-parents dans le quartier populeux de Brooklyn. Il en parle sans vaine rancœur, d'une façon détendue, parce qu'il est mis en confiance:

— J'ai seulement pris un appartement plus grand, un deux-pièces moderne, dans les environs de la 60ème rue, à New-York».

— Mes distractions? continue-t-il. Le sport, baseball, basket-ball, que je pratique au Y.M.C.A. (club à prix modique, populaire). Une auto? Je n'en ai pas. A New-York, avec le trafic, on circule plus vite en métro. Pourquoi posséder une voiture? Pour la faire reluire? (Il sourit d'une façon désarmante).

Avant de tourner «le Parrain», Al Pacino se plongea dans de multiples livres, études concernant la Mafia. Il doit d'ailleurs reprendre son personnage du fils dans la suite de ce succès international, qui battit tous les records au box-office. Entre temps, il personnifie le clochard dénommé Lion dans «Scarecrow». Je l'ai rencontré, toujours aussi aimable, à la projection du film, chez Gene Hackman, qui vient d'acquérir à Beverly Hills une immense demeure de style espagnol, telle que celles dont les stars raffolaient autrefois.

Son épouse, Fay, aida beaucoup Gene Hackman dans sa carrière: — Avec elle, dit-il, après dix années dans la marine, je vecus dans un garni new-yorkais. Ce fut elle qui, en tant que caissière de banque, me permit d'attendre mes premiers engagements à Broadway, puis à l'écran, notamment dans «Lilith» et «Bonnie and Clyde». Succès relatifs mais qui me valurent une nomination à l'Oscar (avant qu'il ne l'emporte pour «The French Connection»).

Gene Hackman a tourné «Scarecrow» aussitôt après «L'Aventure du Poséidon». Il a là un rôle de caractère, celui d'un clochard à lunettes, casquette, moustache. C'est en faisant de l'auto-stop sur les routes qu'il se lie avec Lion—Al Pacino. Max, — nom de son personnage — est rude, brutal, façade lui servant de protection contre l'existence. Il révélera à Al qu'il vient de purger une peine de six années dans un pénitencier. Il va à Pittsburg dans l'espoir d'y monter une entreprise de lavage d'autos; pour cela il a mis de côté, sou après sou, 26.000 dollars. Le but d'Al Pacino, lui? Rentrer en contact avec son épouse qu'il a abandonnée, puis bourlinguer ensuite, pour fuir la routine. Elle habite Détroit, mais il ignore si elle eut de lui un fils ou une fille. Dans un café en bordure d'une route, les deux hommes commencent à se lier d'amitié. Gene Hackman espère déjà que Pacino sera son partenaire dans son futur «Maxie's Carwash» (Stand de lavage de Maxie). Pour eux, ce sera une pittoresque traversée des Etats-Unis, Max-Gene se tempère; Al Pacino-Lion prend davantage conscience de ses responsabilités. Il aime d'ailleurs, curieusement, se comparer à un «Epouvantail». Leur voyage souligne la soif d'affection des êtres humains, le besoin de communication qui finit par unir ces deux épaves.

A Denver, les deux auto-stoppeurs s'arrêtent chez la sœur de Max, Coley (campée par Dorothy Tristan), dont s'éprendra Al Pacino. Hackman, lui tombe amoureux d'une amie de sa sœur, Frenchie (Anne Wedgeworth).

Mais une circonstance stupide survient. Dans un bar, Lion et Max sont amenés à se bagarrer: il y a de la casse, des cris, un sauve-qui-peut. Les deux copains, arrêtés, sont condamnés à passer trente jours en prison, et à travailler ensuite dans une ferme du comté. Hackman rejette la faute sur Pacino et ne lui parle plus. A la ferme, Gene s'occupe des cochons. Séparé de lui, Pacino doit se défendre des avances d'un garçon aux tendances «marginales». Avances fort précises, d'ailleurs. Comme Pacino les refuse, le garçon lui flanque une terrible rossée. Al Pacino en aura le nez fracturé, le visage nécessitant des points de suture. Là-dessus Hackman, apitoyé, se réconcilie avec lui, et le venge en rendant la pareille à l'homosexuel. Après quoi, alors qu'ils arrivent à Détroit, Al le malchanceux (et qui ressemble de plus en plus à un épouvantail) apprend que sa femme est remariée. Elle lui fera d'ailleurs, au téléphone, une scène sanglante, en le traitant de «salopard».

Quant à leur enfant, elle prétendra qu'il est mort. Ce choc émotionnel dérange alors l'esprit d'Al Pacino. Il sombre dans une sorte de folie catatonique, et Hackman, le prenant dans ses bras, doit le conduire en ambulance à l'hôpital, où il apprendra que l'état de Lion-Al nécessite des soins méticuleux et coûteux, pour être tiré de sa dépression et ramené à la réalité. Ces soins, Hackman utilise l'argent de l'entreprise pour qu'ils soient donnés à son copain, qui lui est plus cher que tout.

Le film de Jerry Schatzberg — à qui nous devons «Panique à Needle Park» et «Puzzle pour une enfant déchue», avec Faye Dunawaye — est avant tout une œuvre profondément humaine, qu'un résumé rend mal, car elle est toute en acuité psychologique, en nuances fouillées, originales. Gene Hackman y prouve l'étendue de son clavier d'acteur. Lui qui a désormais des rôles violents, qui imposent une idée de force, adore mener l'existence la plus tranquille du monde entre sa femme et ses trois enfants, Christopher (12 ans), Elizabeth (9) et Leslie (5).

— J'aime piloter, me dit-il, et faire de l'acrobatie en avion. Ma manière à moi de me détendre.

— Quand on a une carrière assurée comme la vôtre, pourquoi prendre le risque de se rompre le cou?

— On voit que vous n'avez jamais piloté des avions de tourisme! Après dix années comme marin, je considère le ciel moins dangereux que l'eau. Elle me fait bien plus peur. En général, je suis mon propre cascadeur. Il est d'ailleurs question d'une suite, tout aussi «choc», à «French Connection», qui serait réalisée en France, à Marseille, en automne. J'y aurai pour partenaire Jean-Paul Belmondo.

Gene Hackman continue:

— Chose étrange, avant «French Connection», je composais surtout des personnages des ratés, de timides, d'homme embourgeoisé. Mais savez-vous comment j'ai décroché ce personnage de flic, qui devait tout changer pour moi? Parce que les six vedettes qui étaient en première position pour l'incarner, pas libres, durent y renoncer. J'étais à la septième place, et on me le confia. Cela devait bouleverser toute ma carrière, et toutes les idées préconçues que les producteurs se faisaient de moi.

Cette année, Hackman occupe la troisième place au box-office des U.S.A. Quant à Al Pacino, beaucoup pensent qu'aux derniers Oscars, il aurait dû participer à la course, dans la catégorie de «meilleur acteur» et non d'«acteur de second plan». Et que, dans la première catégorie, autant que Marlon Brando, il eût mérité l'Oscar.

En chemin, les deux clochards rencontrent des «beautés» plutôt faciles... Mais après une bagarre, al Pacino et son ami sont arrêtés et doivent purger une peine dans une ferme.

A Denver, Max-Hackman retrouve sa sœur Coley (Dorothy Tristan) dont Pacino-Lion s'éprendra. Mais ce ne sera qu'une aventure de route. La «poisse» des deux hommes est plus forte.

Croyant que son fils est mort, Al Pacino devient fou. Gene Hackman consacrera une pauvre fortune, accumulée sou après sou, à le soigner. «Scarecrow», *avant tout, dépeint la soif d'amitié de tout être humain.*

BARBRA STREISAND:

«AMOUR ET TRAVAIL NE FONT QU'UN. TRAVAILLER EST UNE FORME DE L'ACTIVITÉ SEXUELLE.»

NOS PLUS BELLES ANNÉES

Barbra Streisand et Robert Redford dans «Nos plus belles années», de Sydney Pollack: deux grands talents et deux box-office étincelants.

par DELMER V. JONES

Récemment, à la télévision new-yorkaise, Barbra Streisand était complimentée sur sa «forme éblouissante». A quoi la devait-elle? - Au fait, répondit sans ambage Barbra, que j'ai su faire un tout harmonieux de ma vie de femme et de ma carrière. Elles sont comme deux miroirs qui se reflètent, en me reflétant. Je m'explique. Rien n'est pire que d'être mariée, pour une actrice, en même temps que travaillée d'ambition. Il faut que l'amour et le travail se complètent pour lui apporter l'équilibre. D'ailleurs, d'un simple point de vue clinique, une femme soumise à l'amour au point d'en négliger son métier (cela se voit tous les jours!) vieillit très vite, irrite son partenaire d'exigences, et court au divorce.

On sait que, depuis son divorce d'avec Elliott Gould (ils eûrent un fils, Jason), Barbra triomphe dans tous les domaines. Elle passe des scènes de Broadway aux plus fameuses émissions de TV, des séances d'enregistrements aux concerts, des night-clubs aux tournages de films, avec la plus grande aisance. Elle sut qu'elle était, avant tout, destinée au public le soir qu'elle chanta, au Central Park de New-York, devant 135 000 spectateurs: elle battit ainsi le record d'entrées de tous les chanteurs du monde. Barbra explique qu'au temps de son mariage avec Gould — devenu de son côté une très grosse vedette, — ils étaient mutuellement gênés, dans leur accord, par des ambitions encore insatisfaites. La sagesse consistait dans la séparation. Il arrive d'ailleurs qu'une chanteuse ou une actrice (et Barbra Streisand est, magistralement, les deux) fasse une sorte de **transfert** freudien entre sa vie intime, sensuelle et sa carrière — obte-

Etudiants, Redford et Barbra connaissent les divertissements d'une vie sans ombre... Plus tard, à Hollywood, leur plaisirs seront moins spontanés.

Les deux «seniors» (en bas de l'Université se sont de nouveau rencontrés à New-York, pendant la guerre Ce sera le grand amour

Cette valse, pour Barbra et Redford, est un inoubliable souvenir de «leurs plus belles années...»

nant par celle-ci une sorte de plénitude totale. On a laissé entendre que Mireille Mathieu, par exemple, préférait **son public**, et l'immense amour qu'il lui porte, à toute affection sentimentale.

Barbra Streisand s'explique à ce sujet: — N'exagérons rien. Une femme, pour être normale, doit pouvoir aimer au sens ancestral. Elle ne peut consentir à laisser sa carrière devenir, comment dire? son amant. Ne mélangeons rien! Toutefois, dans certains cas, une show-women doit aller au bout de son désir en ce qui concerne son travail. Sinon, elle considérera son existence comme manquée. Cela équivaut, si l'on veut, à un équilibre hormonal. Travailler, en ce sens, peut être une forme de l'activité sexuelle. Pour ma part, tout enfant je rêvais de devenir une star, de danser, de jouer la comédie. J'avais tout ce qu'il ne fallait pas pour cela, hormis la voix: un physique qui n'était pas irréprochable, mais le contraire, j'étais issue du peuple de Brooklyn, je me sentais maladroite, timide. Mais quelque chose bouillonnait prodigieusement en moi;

Que de nostalgie dans la physionomie de Barbra Streisand! Cet uniforme lui rappelle tous les mystères de l'amour...

DANS LE NOUVEAU SYDNEY POLLACK, BARBRA STREISAND ET ROBERT REDFORD FONT ÉQUIPE

Voici le couple de «Nos plus belles années» (Barbra Streisand et Robert Redford) à Hollywood. Mais c'est l'époque de «La Chasse aux Sorcières» et, sur le plan politique, une mesentente se glissera sournoisement entre eux

je savais que jouer, chanter, c'étaient déjà mes raisons de vivre. J' magine que certains pe ntres, mus c'ens, écri vains ont connu ce a au départ...

«Barbra doit sa réuss te phénoménale dans le show business à une étrange combinaison de qua ités, a-t-on, écrit. C'est une perfectionniste. El e déteste travailler, et e.le abat une besogne fantastique. Elle est intuitive et non conformiste; mais elle cont ent toutes les psychologies de la femme. E le est incertaine, et cependant déterminée. Mais, par dessus tout, elle est pétrie de ta ent.»

— Comme tous les grands du show business, a dit Ryan O'Neal, qui fut son partenaire et son chevalier-servant, il arrive un moment où Barbra n'est plus tout à fait celle qu'on rencontre dans la vie: elle est transfigurée, dès qu'elle chante ou joue Une sorte de beauté ntérieure 'illumine. El e est à son affa re. Elle peut alors interpréter n'importe quel personnage: elle vous sidère par son intuition.

On a rapproché le destin de Barbra Streisand de celui d'Edith Piaf Il y a un peu de cela, en effet. Comme Piaf, de Belleville, descendit vers Montmartre puis l'Olympia, Barbra, un jour, se décida à partir pour 'Ouest... «Pour moi, dit-elle en riant, l'Ouest, c'était Manhattan et le monde du spectacle, par rapport à mon vieux Brooklyn.» Son ascension commençait dans e spectac e. Sa voix déchirante, roulant une expér ence précoce de la vie, troublait es auditeurs; on y sentait la misère, l'éveil d'une âme vers toutes les joies défendues par une enfance pauvre. On commença à s'arracher ses disques. Le petit écran l'appela. Appelée aussi à Hollywood, e le remporta l'Oscar pour son interprétat on de «Funny Girl» — son premier film Puis ce furent; «Hello, Dolly!» «On a Clear Day», avec Yves Montand, «La Chouette et le Pussycat», «On s'fait la valise docteur», avec Ryan O'Neal et «Up the Sandbox». On a dit d'elle. «Petite, Barbra voulait être quelqu'un. Mais el e ne voulait pas être la me lleure dans un seul doma ne; e.le voulait être la mei leure chanteuse, la me lleure actr ce, ce le dont on vend le plus de disques, une Super Star à Broadway et à Hollywood. La preuve en est faite aujourd'hui: elle a gagné son pari »

Barbra Streisand, à qui l'on rapporta t ces propos, leur donna cet écho avec humour: «En admettant que ce soit vrai, cela prouve que l'on peut parler sur es rêves. Le mien fut un Pégase merve lleux! Et je crois bien que toutes es filles mal partagées au départ ont, comme moi, le droit de l'enfourcher »

— J'étais très curieux de tourner avec Barbra, — déclare Robert Redford. C'est une créature frémissante de vie, qui donne un cachet orig nal à tout ce qu'elle touche. Ni e le ni moi, au départ, ne semb lions faits pour incar ner les héros de «The Way we Were»; mais, tous deux, nous avions grande envie de travailler avec Sydney Pollack, le réalisateur de «On achève bien les chevaux». Dans mon cas, d'ailleurs, il s'ag ssait de re-travailler puisque c' est là, «Jeremia Johnson» compris, mon troisième film avec lui. Ce réa isateur sait faire rendre le mei leur des comédiens. I. a quelque chose du sourcier, dont la caméra serait le pendule. L'action de «Nos plus be les années» commence en 1937, à l'Université, où Katie Morosky et Hubbell Gard ner — lisez Barbra et Redford — sont «Seniors» dans la même d.scipline. Kat e prend la vie, ses études et el e-même très au sérieux. Hubbell est d'un tout autre caractère, conscient de son charme, de son intelligence, d'un certain don d'écrivain. A New-York, pendant la seconde guerre mond ale, Katie, qui est devenue be le et sophist quée, rencontre Hubbe l, maintenant lieutenant dans la Navy. Elle l'emmène chez e le. Leurs caractères opposés, par la loi des contrastes, s'attirent. Ils se mar ent.

BALLAND

BIBLIOTHEQUE DU PLANNING FAMILIAL

4 Manuels pratique de l'amour

réservés aux adultes

1 «Technique de l'Amour Physique» Ce [illegible]

2 Le couple et ses caresses. Un [illegible]

3 L'onanisme ou le droit au plaisir. Est-ce une activité réservée à l'adolescence. Conséquences physiologiques

4 La sexualité après 50 ans. Il n'y a pas d'âge pour avoir une vie sexuelle [illegible] heureuse et satisfaisante

CHAQUE VOLUME 25F

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir

LE COUPLE ET SES CARESSES ☐
Technique de l'amour physique ☐
La sexualité après 50 ans ☐
L'onanisme ou le droit au plaisir ☐

je déclare être âgé de plus de 18 ans	signature

NOM _____
PRÉNOMS _____
Code postal _____
Ville _____

Paiement comptant par chèque bancaire ou postal exclusivement adressé aux **Editions et Publications du Sénart** 13 Avenue de la République 91000 EVRY C.C.P. 8218 61

Un coup bas pour Barbra Streisand, dans le nouveau film de Sydney Pollack: elle apprend que son mari, — Robert Redford, — a retrouvé Carol Ann (Lois Chiles) et s'en est épris. Ce sera le divorce.

LA CHASSE AUX SORCIERES

Robert Redford, qui s'intéresse à toutes les questions de sociologie, précise à propos de «The Way We Were»

— Ce point de départ n'est destiné qu'à amener ce qui fait l'essentiel, le noyau moral de ce film: la liberté politique. A la fin de la guerre, nous voyons Katie et Hubbell à Hollywood, où ce dernier prépare un scénario tiré d'un de ses livres. Katie est alors enceinte, et leur vie sera idyllique jusqu'à ce que la politique fasse intrusion dans leur univers. En effet, un certain comité répand la peur du communisme à Hollywood. C'est l'époque de la fameuse «Chasse aux Sorcières», dont pâtirent plusieurs réalisateurs, scénaristes, acteurs même. Ce comité, injuste à la base parce qu'il est profondément anti-démocrate, Katie et Hubbell vont se liguer contre lui. Ils participent à des actions pour réduire ses méfaits. Pourtant, préoccupé d'autre part, l'écrivain abandonne la lutte, et il renoue des liens avec une amie, Carol-Ann. Katie, consciente de la liaison de son mari et du fait qu'il n'est pas celui qu'elle voudrait, moralement, lui suggère de divorcer. Elle se remariera.

— Est-ce la fin radicale, si l'on peut dire! de leur aventure?

— C'est une fin... provisoire. Katie, remariée, retrouvera Hubbell à New-York. Mais vous imaginez bien, avec un réalisateur aussi puissant que Sydney Pollack, que tout cela ne va pas s'achever en méli-mélo sentimental. Tout au contraire. «The Way we Were» a d'étonnants prolongements psychologiques, basés sur la vérité humaine.

D.V.J.

LE SAVIEZ-VOUS?

Samuel Goldwyn

Samuel Goldwyn, un des derniers pionniers d'Hollywood, vient de disparaître à l'âge de 91 ans. L'emblème de sa maison de production : le lion rugissant, fit le tour de tous les cinémas du monde. Il fut le producteur de « Ben Hur », de « Stella Dallas », des « Aventures de Marco Polo ». Il lança Gary Cooper, Dana Andrews, Dany Kaye. Il fit tourner les fameuses comédies musicales « Les Goldwyn Folies ». Parmi ses derniers succès : « Hans Christian Andersen », « Une chanson est née », « Guys and Dolls » et « Porgy and Bess ».

LE FILM FRANÇAIS

LOVE STORY A LA JAPONAISE LE KARATÉ DE L'AMOUR

SANDRA JULIEN

LOVE STORY A LA JAPONAISE

AU JAPON

Si, en Extrême-Orient, l'amour se veut plus raffiné qu'en Europe, Cupidon y règne malgré tout sous toutes ses formes. Notamment sous celle de la plus romantique des passions. Voilà pourquoi Sandra Jullien, surnommée à Tokyo la nouvelle B.B. française, y a tourné une «Love Story» pathétique — mais qui n'en est pas moins risquée parfois: ces documents nous l'indiquent.

Sandra y a pour partenaire l'Américaine Barbara Bouchet, sa sœur en sex-appeal. Mais, pour faire plus nippon,

SANDRA JULIEN

Love story a la Japonaise

semble-t-il, l'élément féminin de ce film a choisi de porter toison noire. On imagine mal un impact-sex made in Japan couleur de blé! Les films que tourne Sandra Jullien, d'autre part, sont si explosifs, côté sensuel, qu'ils ressemblent à des prouesses sportives. Il n'y a qu'elle — pour s'en tirer avec autant de grâce romantique. Sandra est experte, en somme, du moins à l'écran, au karaté de l'amour...

LA MONTAGNE SACRÉE DE JODOROWSKI

LA MONTAGNE SACRÉE

un message spirituel sexuel et satirique — de Jodorowski

Sept personnes: industriels et politiciens très puissants et un voleur désirent devenir immortels.

Un alchimiste leur parle de la montagne sacrée de l'île Lotus, où neuf immortels vivent. A une certaine époque, ils étaient mortels eux aussi, mais maintenant ils ont plus de 30.000 ans.

Des hommes se réunissent pour assaillir les banques et voler l'argent, l'Alchimiste leur dit: «Nous devons unir nos forces pour prendre d'assaut la Montagne sacrée et dérober à ces Sages leur secret de l'immortalité. Mais, afin de connaître ce secret des immortels, il est nécessaire que nous devenions aussi des Sages.»

L'Alchimiste les emmène en Pèlerinage, leur faisant accomplir de nombreux exercices spirituels et leur demandant de rendre visite à de nombreux maîtres, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'illumination.

A la fin ils trouvent les immortels et le secret leur est révélé.

DE «PANIQUE» A «LA MONTAGNE SACRÉE».

Apparemment, le sujet de «La Montagne sacrée» est assez simple. Il aurait pu fournir la trame d'un film classique. En fait, il s'agit à la fois d'une fantasmagorie, d'un théâtre fabuleux, d'un cirque où se déchaîne l'optique pop, et où convergent toutes les tendances de la scénographie et de la cinématographie actuelles — ceci posé que Jodorowsky, le réalisateur, se réclame de l'école «Panique», de même que le dessinateur écrivain Topor et Arrabal. Ce groupe décerne chaque année le prix Babylone, que l'on considère comme l'anti Nobel. Il est substantiel et donné à des artistes dont l'anticonformisme mili-

LA MONTAG

L'opéra du monde se déchaîne

tant est évident. Ceux-là souhaitent casser la tradition, et aboutir à l'individu authentique, à travers un humour éclaté, un fantastique insolite et humain. Le grand Théâtre Panique, outre la participation de Jodorowsky, Arrabal et Topor compte celle de Luis Bunuel, Pieyre de Mandiargues, le sculpteur César, Jérôme Savary, etc. Dominique Sevrain a parlé ainsi de Panique: «Les œuvres des membres du panique sont présentees, jour et nuit, dans le monde entier, sous forme d'expositions, de films ou de pièces de théâtre. Même les faits divers ont eu à connaître le mouvement» Et il nous précise que Jodorowsky, bien qu'il n'en eût jamais tâté, fut accusé à Mexico de s'être drogué — et arrêté Que Topor, un prétendu leader d'une insurrection, connut une nuit mémorable à Greenwich Village, auprès de hippies déchaînés. Qu'Arrabal fut incarcéré par la police espagnole pour avoir écrit une dédicace blasphématoire — pouvant lui valoir douze ans de prison!

Mais revenons à «La Montagne sacrée», qui suscite auprès du public un grand intérêt et la plus vive curiosité. Avec ce film, en nous montrant l'odyssée spirituelle de sept personnages, à travers d'étranges rites, Jodorowsky veut nous révéler, en quelque sorte, comment il a découvert l'homme universel en lui-même, c'est-à-dire l'homme qui est partie prenante de l'humanité tout entière. Bien entendu cela représente une bataille vécue par Jodorowsky lui-même et qu'il impose à ses protagonistes, jetés à travers une sorte d'enfer où le rêve et l'hyperréalité se rejoignent. «Il existe dans notre société, dit-il, un fort pourcentage d'auto-destruction. Vous avez 50% d'Eros, représentant la création, et 50% de Thanatos, représentant la mort, la destruction.»

Si les acteurs, pendant plus d'une heure, sont soumis à toutes sortes d'avatars, de tentations érotiques, d'exhibitions, de satires de la consommation, d'expériences spirituo-surréalistes, dans une ambiance diversement profanatoire; si la Baraka, le Zohar, la Cabale, peuvent ici être interprétés, nous les retrouvons soumis, au Mexique, aux principes du soufisme d'Al Ghazali, philosophe arabe de l'An mille, dont le métaphysicien

NE SACREÉ

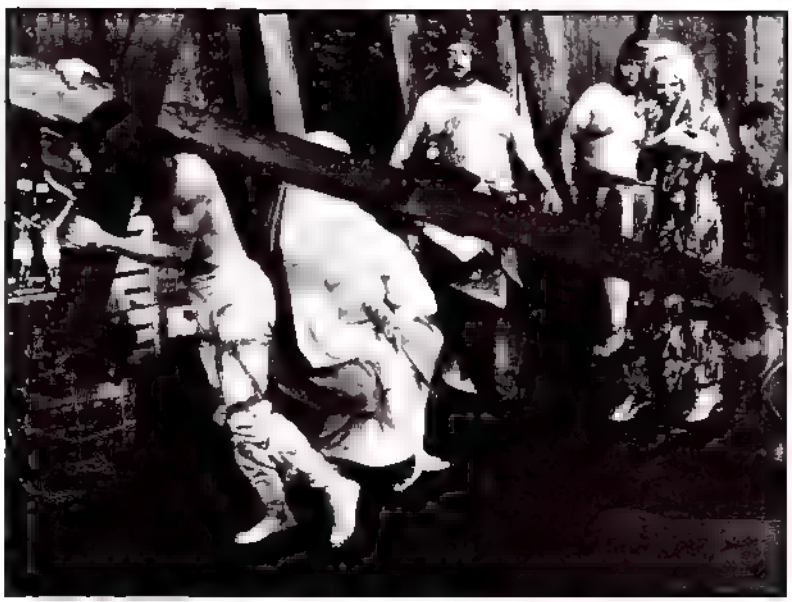
René Guénon fut le disciple. Le soufisme apprend à trouver « l'essence sous le masque». Jodorowsky a su d'autant mieux guider son équipe dans ce rituel qu'il en appliqua lui-même, prétend-il, la discipline durant des années. Ils vécurent deux mois, dit-il, sans drogue, sans sexe, comme des moines, ce régime finissant par constituer entre eux une confrérie. Cependant, quand les aspirants-sages arrivent au sommet de la Montagne sacrée, un revirement se fait, déjouant notre attente, clamant une supercherie. Mais l'on découvre là, à coup sûr, ce Jodorowsky «preneur de l'humanité tout entière», et qui se rit d'un absolu qui, somme toute, refuserait cet «opéra du monde», cette formidable scène de la vie, dont il est l'un des participants fasciné. Au fond, avec son film, Jodorowski note et semble accepter son échec vers une spiritualité préméditée. Aux hauteurs, il préfère la vie. Il reste l'homme qui fit cette déclaration à «Penthouse»: «L'homme réel mêle la raison, le rêve, la part inconsciente de son individu au corps au sexe. Il est niché comme dans un phallus géant, il vogue dans un con énorme et c'est comme ça.»

LA VOIE D'UN NOUVEAU CINÉMA

Le fait que l'on puisse remuer toutes ces idées, à propos de «La Montagne sacrée», indique l'importance de ce film.

Etant donné le bouillonnement spirituel, social, sexuel, esthétique qu'il représente, il ne peut être parfait — et il a des creux, une incohérence et des retombées parfois qui font aussi retomber notre attention durant une heure cinquante. Un côté «big bazar» aussi dont on n'est pas tout à fait dupe. La fin est manquée, mais je ne suis pas sûr que pour Jodorowsky il n'y ait pas dans cette évidence quelque chose de significatif qui, pour lui, est profit. Enfin, ce film nous permet de mesurer combien, en peu d'années, le cinéma a su se mettre sur la bonne voie, et combien ce que nous voyons si souvent à la télévision reste à l'usage de fossiles qu'il faudra bien, un jour, face au petit écran, se décider à ne plus être.

HENRI RODE



GLISSEMENTS PROGRESSIFS DU PLAISIR

DANS LE NOUVEAU FILM D'ALAIN ROBBE-GRILLET

FLEURISSENT AMOURS LESBIENNES, HUMILIATIONS RITUELLES, SUPPLICES DE L'INQUISITION...

INTERPRÉTATION:
Alice, la prisonnière (Anicée Alvina)
Nora et l'avocate (Olga Georges-Picot)
Le Magistrat (Michel Lonsdale)
Le Pasteur (Jean Martin)
Claudia (Marianne Egerickx)
Sœur Julia (Claudie Marcault)
La jeune sœur (Nathalie Zeiger)

Elle boit de sa lèvre pâle
le sombre vin couleur de sang...

Jules Michelet *(La Sorcière).*

PRÉSENTATION PAR ALAIN ROBBE-GRILLET

Tout le monde connait l'image que Michelet nous à laissée de la sorcière: jeune et belle, accusée d'un crime, dans un monde privé d'espoir par une loi pétrifiée, elle veut briser le carcan de l'ordre établi (le pouvoir, la justice répressive, l'Eglise, la Sorbonne...) en se tournant du coté de l'interdit, de l'anti-naturel.

De l'ordre moral à l'ordre narratif, nous savons à présent qu'il n'y a pas loin. Ils sont tous les deux d'origine sociale, et non pas «naturelle» comme on essaie de nous faire croire. L'héroïne de ce film (appelons-la Alice, par plus de commodité, bien qu'aucun nom ni prénom ne lui soit jamais donné sur l'écran) va vérifier à la fois l'un et l'autre.

Aux prises avec une enquête policière (c'est-à-dire un univers rigide de causalité, de chronologie, de raisons logiques, où règnent les éternels principes de l'exactitude et de la non-contradiction), elle oppose au moule préfabriqué qu'on lui demande de remplir, une fois de plus, la glissante mobilité de ses inventions et de ses désirs. Elle incarne ainsi ce que le Moyen-âge appelait «esprit du mal» et que Michelet (mais l'Histoire n'a pas encore rendu caduc son propos) nous montre au contraire être l'honneur de l'espèce humaine: son goût violent pour la liberté.

Comment fonctionne, normalement, une enquête de police? elle pose d'abord en axiome l'existence d'une vérité, déjà close et complète avant que l'enquête elle-même ne commence. Chacun des objets retenus comme pièce à conviction est donc censé être porteur d'un sens (déterminé, univoque et définitif) qu'il s'agit seulement de découvrir. Tout est accompli d'avance: il n'y a plus aucune place pour l'imagination créatrice.

C'est précisément ce que refuse la jeune Alice, et le film entier apparaît comme une tentative de construire un récit articulé sur d'autres processus générateurs que ceux admis par le sacro-saint ordre narratif au pouvoir.

En effet les objets sur lesquels repose l'enquête sont ici au départ tout à fait privés de sens; ils apparaissent, entre les brèves séquences constituant l'anecdote, comme de pures ponctuations formelles. Mais on devine vite le plus sournois, et plus décisif. L'aventure du sens, à travers la narration mouvante que l'adolescente fait à ses juges (un magistrat, un greffier, sa propre avocate, etc.), va les prendre et les reprendre à tour de rôle, les investir, les combiner, les déplacer, les multiplier, les réduire en miettes. Au lieu d'être les témoins assermentés d'une vérité (c'est-à-dire les dépositaires d'un dogme) ils deviennent ainsi les «actants» de l'histoire, eux-mêmes se trouvant modifiés par elle dans un jeu permanent de mutuels échanges et transformations.

Et lorsqu'ils ont servi, en fin de compte, bien moins à éclairer les gardiens de l'ordre qu'à les entraîner dans ce monde de philtres et de cérémonies secrètes qui est celui d'Alice, donc à les pervertir à leur tour, il y a comme un arrêt dans le film, une pause, un temps mort où la sorcière victorieuse chevauche immobile dans l'orage.

Ensuite peut avoir lieu la «reconstitution», qui devait traditionnellement consacrer le triomphe des enquêteurs, mais qui — ceux-ci s'étant désagrégés — devient, par un dernier retournement du sens, l'accomplissement même du crime initial, l'héroïne ayant posé à une place nouvelle chacune des pièces ou procès, afin que commence une nouvelle partie.

Alain Robbe-Grillet

GLISSEMENTS PROGRESSIFS DU PLAISIR

Les films d'Alain Robbe-Grillet ressemblent à des puzzles fascinants. C'est qu'il ajoute, à son sens des images et du cinéma, toute la science d'un écrivain d'exception: Robbe-Grillet sait, à l'écran, traduire ses obsessions les plus secrètes et les hausser sur le plan d'une étonnante connaissance de l'être humain, de sa sexualité, de ses abîmes intimes. Mais là où l'on ne pourrait voir qu'une audace provocante, c'est le domaine du rêve que nous parcourons,

en compagnie de créatures d'une fulgurante beauté. C'est en 1960 qu'Alain Robbe-Grillet, très intéressé par le cinéma, donna à Alain Resnais le scénario, méticuleusement mis au point et d'une originalité sans précédent, de «L'Année dernière à Marienbad». Ce film obtint le Lion d'Or au Festival de Venise. Deux ans plus tard, l'écrivain passait à la mise en scène avec «L'Immortelle», qui lui valut le prix Louis Delluc. Vinrent ensuite: «Trans-Europ-Express», «L'Homme qui ment» (les deux avec Jean-Louis Trintignant»), «L'Eden et après», avec Catherine Jourdan. A peine terminé «Glissements progressifs du plaisir», dont nous vous parlons ici, l'écrivain-cinéaste, inventeur, en plus, du «nouveau roman», préparait son prochain film: «Le jeu avec le feu», où nous retrouverons Trintignant et Anicée Alvina aux côtés de Philippe Noiret.

UNE ÉTRANGE PRISONNIERE

Pourquoi Alice, cette très jeune fille, a-t-elle été enfermée dans une prison pour mineure, tenue par des religieuses? Pour un crime qu'elle nie: on a trouvé Nora, l'amie avec laquelle elle vivait, attachée sur leur lit. De longs ciseaux de couturière, plantés jusqu'à la garde, avaient transpercé son sein gauche et son cœur. C'est dans l'appartement même du crime, où il vient de découvrir la très belle créature assassinée, que l'adolescente a été appréhendée par un inspecteur de police. Mais, à ses questions harcelantes, elle est restée comme lointaine. Elle semble obsédée par la vision d'une plage, par la mer déferlant vers elle. Plus tard, dans la cellule cubique de la prison, Alice — à cause de ses silences, de ses contradictions, de son goût marqué de la provocation et de l'humour, — s'enferre davantage. Au fait, elle semble se préoccuper fort peu que l'on découvre la vérité.

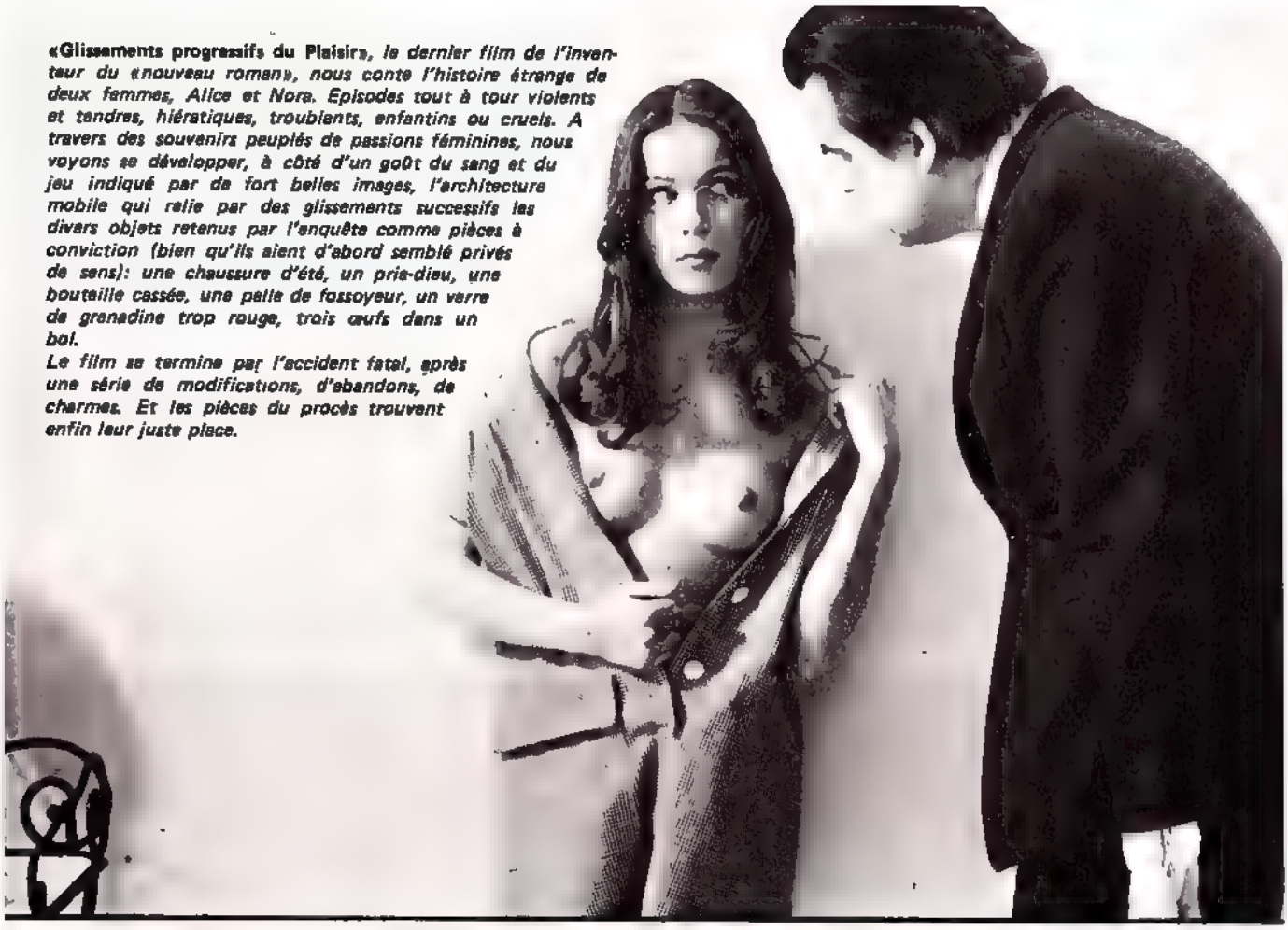
QUI EST LE COUPABLE DU MEURTRE?

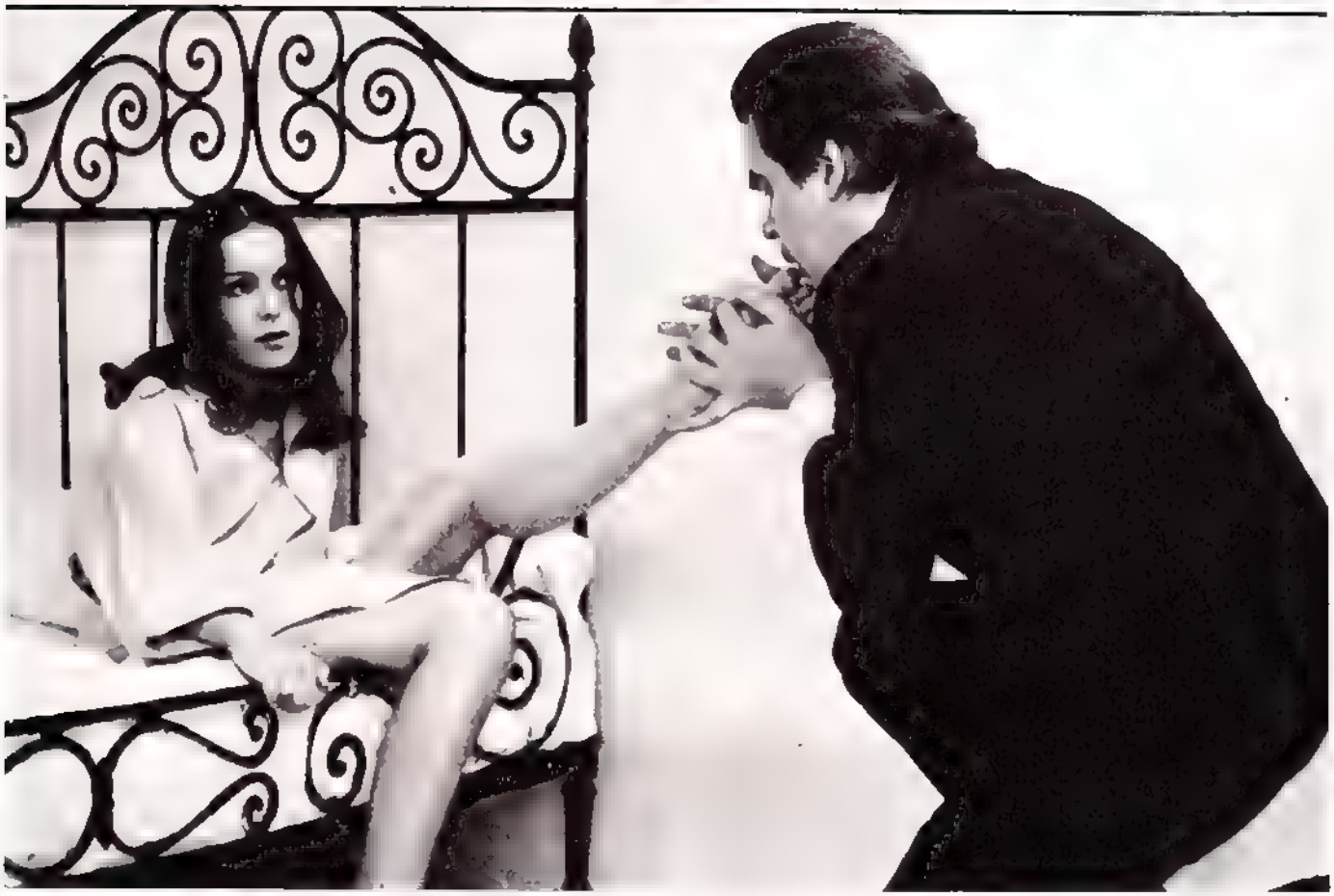
Alice, malgré tout, laisse entendre que le criminel est un inconnu, un détraqué peut-être, qui se serait introduit chez elle et Nora. Le magistrat

(suite page 42)

«Glissements progressifs du Plaisir», *le dernier film de l'inventeur du «nouveau roman», nous conte l'histoire étrange de deux femmes, Alice et Nora. Episodes tout à tour violents et tendres, hiératiques, troublants, enfantins ou cruels. A travers des souvenirs peuplés de passions féminines, nous voyons se développer, à côté d'un goût du sang et du jeu indiqué par de fort belles images, l'architecture mobile qui relie par des glissements successifs les divers objets retenus par l'enquête comme pièces à conviction (bien qu'ils aient d'abord semblé privés de sens): une chaussure d'été, un prie-dieu, une bouteille cassée, une pelle de fossoyeur, un verre de grenadine trop rouge, trois œufs dans un bol.*

Le film se termine par l'accident fatal, après une série de modifications, d'abandons, de charmes. Et les pièces du procès trouvent enfin leur juste place.





instructeur la croit-il? Ce qu'il constate, c'est que la jeune fille est comme fascinée par l'idée du sang répandu. «Sang du crime, sang du cycle féminin, sang de la défloraison, — nous laisse entendre Alain Robbe-Grillet, — et peut-être même par l'idée de boire le sang des autres, ou de leur faire boire le sien...» Dans cette cellule toute blanche, qui rappelle par sa lumière l'appartement tragique, la prisonnière n'est pas sans pouvoir sur le magistrat. Celui-ci, oubliant raisonnements et colère, finit par accepter, comme dans une rêve, de lécher une petite blessure au pied de la présumée coupable. Blessure que, peut-être, elle s'est faite elle-même.

Nous ne tardons pas à nous apercevoir que le charme et le pouvoir mystérieux d'Alice agit sur une jolie religieuse dont la naïveté est grande, et sur un pasteur qui croit un peu trop à sa mission, sans se douter qu'il fait le jeu de l'Enfer, à cause même de tant d'exaltation. Tous ceux qui approchent l'adolescente sont comme frappés de délire, de maladie. Après quoi, ils disparaissent. Nous sommes dans un monde où érotisme et fantasmes s'interpénètrent.

LA SECONDE NORA

Nora a-t-elle vraiment été assassinée? Voici que dans la cellule d'Alice entre une créature tout aussi ravissante qui ressemble à la morte. A s'y méprendre, bien que son comportement — c'est une avocate — soit évidemment différent. Entre les deux femmes ne tarde pas à s'établir une tendre complicité. Alice est fort tentée par l'avocate. Pour l'envelopper davantage, elle lui conte des histoires qui l'enchantent, l'effrayent et ouvrent des dimensions secrètes. Alice prétend aussi relater ce qui se passe, dans la prison même, au-delà des parois immaculées de la cellule. «Images remontées d'un moyen-âge de roman populaire, — nous dit le réalisateur de «Glissements progressifs du plaisir», — où, sous l'œil glacé d'une religieuse souvenaire, fleurissent les amours lesbiennes, les humiliations rituelles et les supplices de l'Inquisition.» Mais, peu à peu, nous apercevrons le but d'Alice: elle fera en sorte que l'avocate s'identifie à Nora l'assassinée.

EURO CINEMA

LAURA ANTONELLI
est un stradivarius
Festa Campanile a dit de Laura Antonelli:
«Bien que nue la plupart du temps dans mon film, c'est un personnage extrêmement innocent. Son innocence naturelle est telle qu'elle peut affronter la nudité en toute simplicité
Elle comprend que son mari a besoin d'elle, qu'il l'aime, et elle accepte de se livrer à tous ses caprices érotiques avec beaucoup de candeur.»

LAURA ANTONELLI

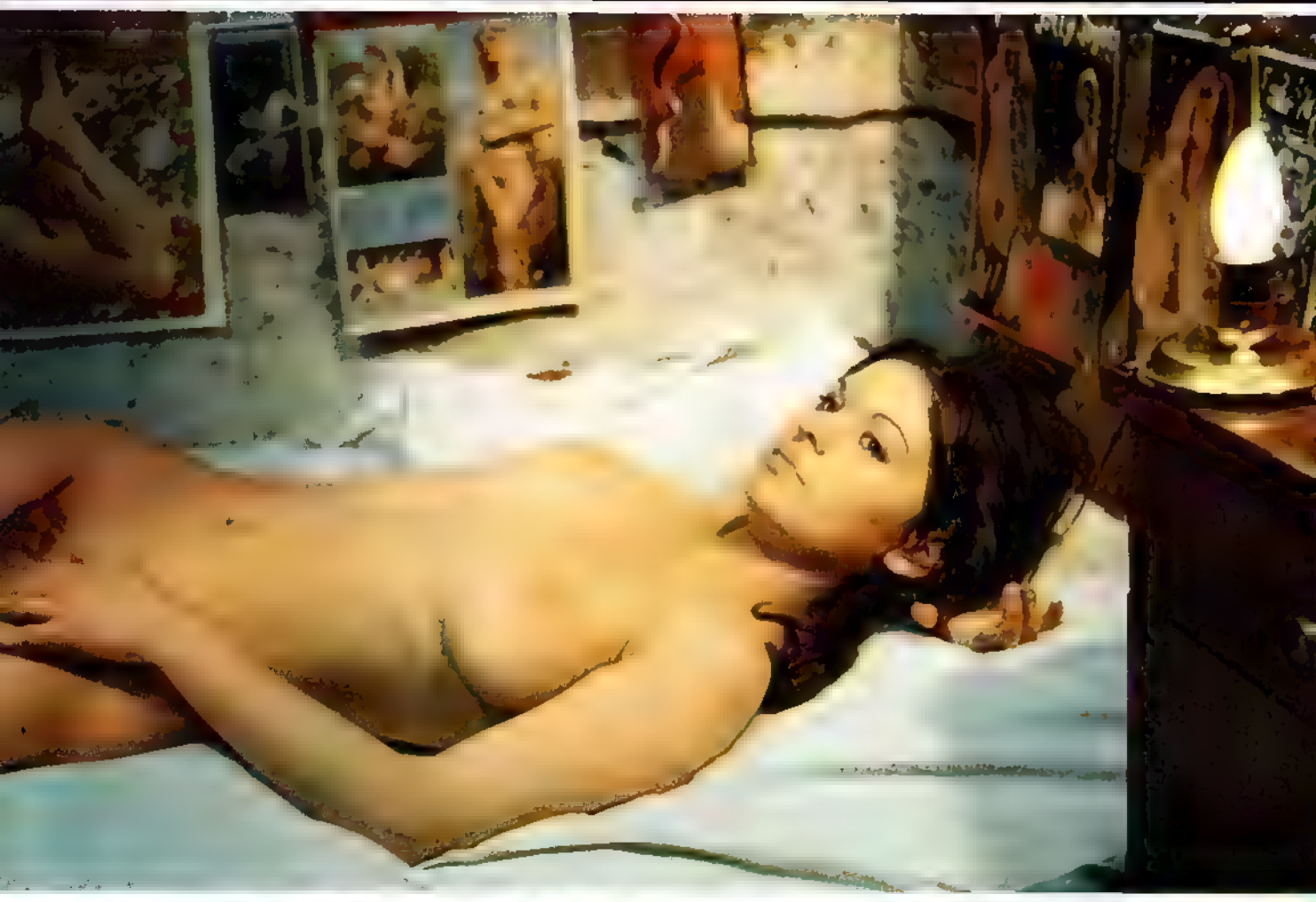
Vous connaissez l'immense succès de «Malicia» (817.421 entrées, rien qu'en une semaine, à Paris, et records de recettes battus à Rome et Milan). Inutile de se le dissimuler: cela est dû à l'époustouflante présence de Laura Antonelli. Quel pinceau de la Renaissance n'aurait-elle pas inspiré? Son charme est fruité, simple, grave — et terriblement efficace. Notez qu'elle peut le rendre différent, quand elle veut. Elle devient alors plus explosive, — une véritable dynamite sexuelle. Quant à moi, je la préfère dans «Ma Femme est un Violon». L'histoire de «Malicia», celle de garnements et d'un père veuf épris de la bonne, est gentille, mais banale et sans véritable punch. Laura est plus curieuse, plus efficace dans «Ma Femme est un Violon», de Pasquale Festa-Campanile. On a eu raison de faire remarquer que le personnage de Laura, dans ce film, n'est jamais vulgaire, et que son érotisme y est très pur. Rappelons que l'histoire est celle d'un monsieur (c'est Lando Buzzanca) qui, quelque peu timbré, prend un plaisir extrême à photographier sa femme nue, à l'aide d'un polaroid. Festa-Campanile a agrémenté le point de départ, celui d'une nouvelle de Bianciardi, d'un contexte sociologique et psychanalytique: c'est la mode. Il nous révèle, en images parlantes, comment ce monsieur, un musicien sans personnalité, parvient par ce biais à vaincre un dramatique complexe d'infériorité et de frustration. «C'est dans le sexe qu'il prend sa revanche, a dit Festa Campanile: il s'aperçoit que sa femme, qui est superbe quand elle est nue, est admirée, convoitée par les autres. Il transfère sur lui-même cette satisfaction, et commence à se sentir important quand les gens l'envient, grâce au corps de sa femme.»

LE TOUR DE FORCE SENSUEL DE LAURA

Le mari en question, remarquablement interprété par Buzzanca, qui est la drôlerie incarnée, finit chez les fous. Laura, pendant toute la durée des expériences de celui-ci, s'est montrée d'une bonne grâce incroyable, posant comme-ci, posant comme ça. Et, même, se laissant photographier en Eve dans un théâtre plein à craquer. Son nu n'est jamais une provocation mais une sorte de contrat passé entre la beauté et elle. On jurerait que Laura Antonelli se dit: «La nature m'a comblée, et cela, c'est une sorte de devoir humaniste de ne point cacher à autrui combien le Créateur réussit parfois son travail.» Je crois, qu'il n'y a pas, chez elle, d'autre point de vue. Le sien, vous le constatez, est très pur: peu lui importe que l'on rêve sur elle après coup. Pourquoi pas? Disons que son tour de force c'est, avant tout, de justifier absolument l'érotisme à l'écran. Un tour de force sensuel et moral à la fois. Qui fait mieux?

J'ai eu la curiosité, à Rome, de poser des questions aux hommes à propos de Laura. Un «taxi» m'a répondu: «Avec elle la course serait gratuite». Un peintre en bâtiment: «Je referais volontiers son appartement à mes frais» Un employé de banque: «Il faudrait que je fasse appel à tout mon sérieux pour ne pas lui en donner le double, si elle venait changer cinquante mille lires à ma caisse.» Un docteur: «Ah! si toutes mes patientes étaient comme elle! Je me sentirais un génie!» Un journaliste: «Quand j'écris sur elle, je trouve toujours le lignage qu'on m'accorde trop court.» Lando Buzzanca, enfin, son réjouissant partenaire: «Laura est une fille digne de faire siffler, en même temps, tous les merles du printemps». Et quand on sait qu'il est question du «chant du merle amoureux au fond des bois» dans «Ma Femme est en violoncelle», pour signifier ce que vous imaginez! Je préfère poser ma plume...

EURO CINEMA



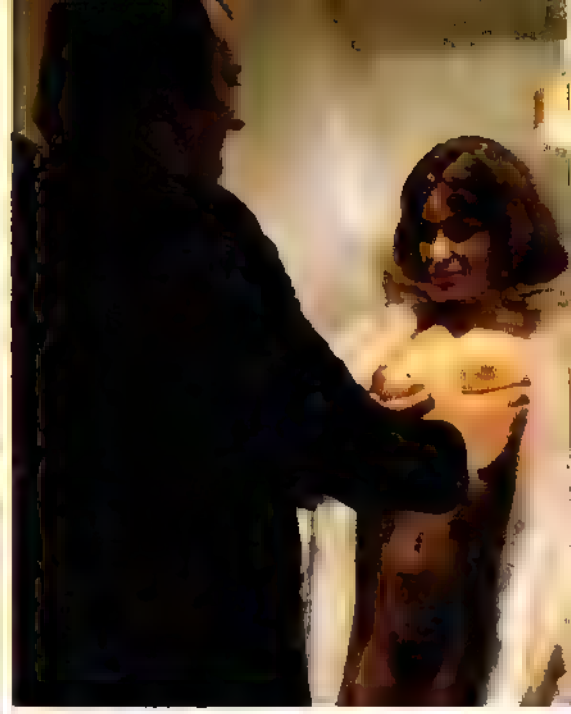
RAPPORT SUR LE CINÉMA ALLEMAND

L'AMOUR SOUS LES TOITS

L'AMOUR SOUS LES TOITS

(Das Bullenkloster parte seconda)

Le temps de Mimi, la fille fétiche de la bohème, est bien fini. Elle n'est plus qu'une image romantique, envolée sur la musique de Puccini. Toutefois, il existe toujours des Mimi, en plus moderne. Telle l'une des héroïnes de ce film allemand, qui a orné sa mansarde de pages illustrées fort lestes, et ne semble pas du tout s'y ennuyer. Non plus, d'ailleurs, que les autres protagonistes de ce film réaliste de Peter Naguschewki' dont les principaux interprètes sont Anne Graf, Michel Jacot, Rinaldo Talamonti et Marisa Feldy.



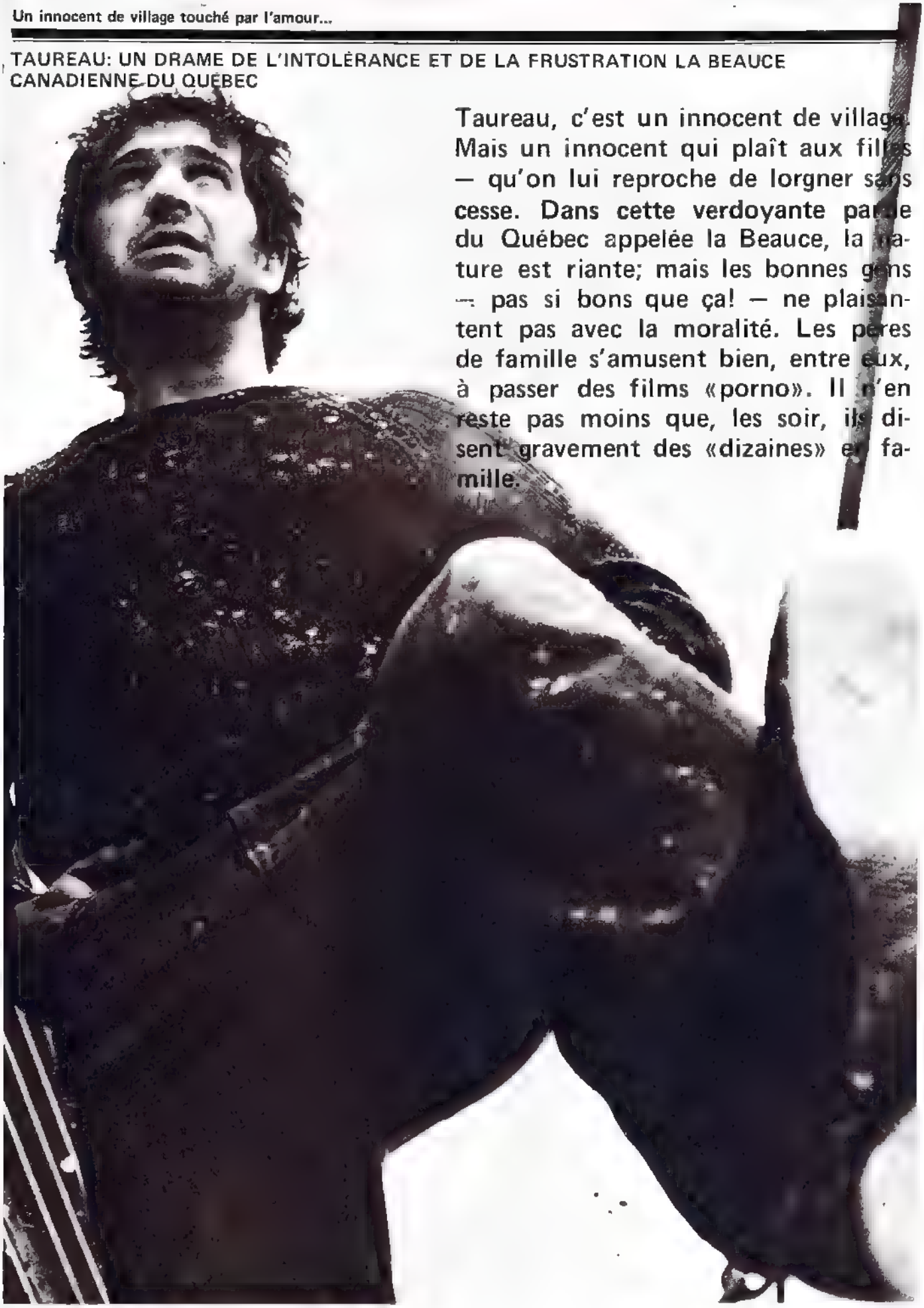
Les Allemands conçoivent mal les aventures de l'amour, ses surprises sans petits jeux de scènes drôlatiques, sans coups de theâtre qui rélèvent bien souvent de la vieille tradition de l'Opérette. Ils ne dédaignent pas la joyeuse gaudriole entre des «rapports» où les dernières découvertes de la psycho-sexualité sont mis à contribution. Dans leur comédies, selon la tradition, il y a le trompeur, la trompeuse, le trompé, qui forment une trilogie pleine de verve. Le but de ces films qui ne prennent rien au sérieux. Démontrer au public, comme l'a dit Goethe, qu'il est stupide de faire du vinaigre, quand on peut faire du vin.

* * *

Comme il se doit, les Allemands, qui sont des hygiénistes, ne séparent pas l'amour de ses conséquences. Soient qu'ils se préoccupent du grave problème de l'avortement; soit qu'ils se penchent sur certaines conséquences — fort désagréables — qu'entraîne le manque de choix et de discernement en ce qui concerne les partenaires. Le public reçoit de la sorte, de sa part, un enseignement qui n'est pas à dédaigner. Les «blouses blanches» ont, à juste titre, un rôle d'importance dans les films qui se font à Berlin ou à Munich, — et cela est tout à fait normal.

* * *

TAUREAU: UN DRAME DE L'INTOLÉRANCE ET DE LA FRUSTRATION LA BEAUCE CANADIENNE DU QUÉBEC



Taureau, c'est un innocent de village. Mais un innocent qui plaît aux filles — qu'on lui reproche de lorgner sans cesse. Dans cette verdoyante partie du Québec appelée la Beauce, la nature est riante; mais les bonnes gens — pas si bons que ça! — ne plaisantent pas avec la moralité. Les pères de famille s'amusent bien, entre eux, à passer des films «porno». Il n'en reste pas moins que, les soir, ils disent gravement des «dizaines» en famille.

Les paysans québécois ne pardonneront pas à Taureau, — leur tête de Turc, — d'être aimé par une fille «bien» du pays.. Les ennemis de Taureau veulent le châtier: ils assaillent le hangar où il s'est refugié avec sa bien-aimée.

La sœur de Taureau n'échappe pas à la vindicte publique: les jeunes campagnards l'attaquent et veulent la violer, pour l'humilier.

La victime de l'attaque est sauvée, de justesse, des derniers outrages...

Chez les bien pensants, personne, bien entendu, n'aime Taureau, qui est leur tête de Turc et à qui l'on fait des niches. Non seulement il est un peu «timbré», mais sa famille est tout à fait amorale. Le père a disparu et la mère, encore bien en chair, pour se débrouiller et élever tant bien que mal Taureau et sa sœur, a dû «sauter la clôture», comme dit un naturel du pays. La brave femme est d'ailleurs de tempérament fougueux. Mais ce qu'on ne pardonnera pas à Taureau, c'est l'amour que lui porte, un beau jour, une fille «bien» (et honnête en plus) de l'endroit. Le matin où l'on découvre qu'ils ont passé la nuit ensemble dans un hangar, tout le village se ligue contre eux, les villageois assaillent le hangar, et Taureau, séparé de sa bien-aimée, n'a qu'une solution: se pendre. Ce qu'il fait. Entre temps, les jeunes paysans ont mis à sac

la maison de sa mère qui, rentrant avec sa fille de «faire la vie» à la ville prochaine, découvre son fils pendu.

Il est difficile de dépeindre un innocent qui ne l'est pas tant que cela, et de montrer la méchanceté, la malveillance, le goût dissimulé de la gaudriole, la petitesse des âmes paysannes, quand elles sont petites. On risque à chaque détail le cliché. Le Québécois Clément Perron, de la nouvelle école anticonformiste, sans renouveler tout à fait les choses, parvient à nous accrocher à un bon naturalisme. Le chef-d'œuvre du genre reste sans doute «Scènes de Chasse en Bavière», de Fleischman, dont la victime expiatoire est aussi une sorte d'innocent, homosexuel en plus. Peter Fleischman est poète. Clément Perron est plus attiré vers le pittoresque. Mais tous deux châtient tartuffisme, intolérance, préjugés.

Perron joue habilement sur le contraste de la mère fellinienne, olé-olé, flanquée de sa fille adolescente qui est un instinct pur (toutes deux se livrent à leurs débordements dans un bistrot provincial, la petite faisant du strip-tease) et la nature environnante, paisible, cachant ses pièges. Les séquences où l'on voit la mère, chez elle, méditant sur sa vie ou recevant un client, nous retiennent particulièrement: elles ont un accent original, insolite, qui séduit. Le reste est une bonne charge. C'est (un peu) Mirabeau et Jules Renard au Canada.

Alors qu'elles rentrent de la ville où elles «font la vie, la mère et la sœur de l'innocent traqué découvrent le drame: Taureau, cerné par ceux qui ont juré sa perte, s'est pendu.

ÉROTISME ET CIVILISATION LE MERVEILLEUX SECRET DES FABLIAUX

Le philosophe et sexologue Karl Bergh, dans les conférences qu'il fit dans le cadre de certaines universités allemandes et américains, a eu l'occasion de stigmatiser notre époque en ce qui concerne: «la façon des humains, en 1974, de pratiquer le plaisir sexuel.» C'était un véritable réquisitoire. «Je ne nie pas, a dit Karl Bergh, que nous vivons en un temps où la sexualité préoccupe une énorme quantité de gens, de tous bords, milieux politiques et même religieux. Il n'en reste pas moins que, de plus en plus, l'homme et la femme, tout en prétendant ériger le plaisir des sens en loi commune, savent de moins en moins se libérer du conditionnement ambiant pour goûter une volupté sans partage. Cela tient non seulement aux difficultés de la vie moderne, qui oppresse leur individu, met leur nerfs en boule et, par là, réduit leur potentiel sexuel, mais aussi à cette évidence: on prend du plaisir mécaniquement, comme l'on se met au volant, parce qu'il faut en prendre; mais on ignore tout de la véritable volupté.

On subit l'obsession du plaisir, sans avoir désormais le loisir de le déguster. Il n'est plus le fait de certaines situations propices, mais une habitude parfaitement machinale. «Karl Bergh ajoutait: «En somme, ce que l'humanité devrait [illegible] un plaisir valable, c'est le secret des fabliaux. Dans ces textes anonymes pleins de la gourmandise de vivre, la volupté avait le goût du fruit défendu et d'une revanche sur le destin. Femmes et hommes se trompaient à qui mieux mieux, mais c'était pour sacrifier, joyeusement, à Dame Nature qui, hélas! n'est plus du tout [illegible] aujourd'hui à une telle fête...»

EROTISME et CIVILISATION

Le merveilleux secret des Fabliaux

* * *

LA DÉGRADATION DE LA SEXUALITÉ

On ne peut nier qu'il y ait beaucoup de vérité dans les propos de Karl Bergh. L'homme et la femme, actuellement, pensent la plupart du temps au plaisir des sens comme à une fonction purement organique, et, de plus en plus, la notion d'amour, de surprise, de révélation s'en éloigne. L'environnement du plaisir, si l'on peut dire, est triste en ce moment. Quel commentateur dira la mélancolie de certains studios et garçonnières, à Saint-Germain-des-Prés ou dans les quartiers cosmopolites de Rome ou encore de Greenwich Village à New-York lorsqu'une dizaine de jeunes se réunissent pour sacrifier à Eros. Le plus souvent, pour agrémenter leurs ébats peu convainants, ils font appel à la drogue, à un «paradis artificiel» bien illusoire. Ce qui devrait être joie du corps, exaltation, ressembler au culte que les païens vouaient à Vénus ou à Pan, prend désormais une tournure pauvrement ésotérique. On fumaille et l'on feint de se donner, entre deux nuages.

Il est évident que, si certaine jeunesse ne se rend même plus compte de ce glissemnet, de cette espèce de déchéance, nous dirons même de dégradation de la sexualité, nombre d'ainés (qui ont connu des plaisirs plus salubres) n'en veulent pas. Le philosophe Karl Bergh, de même que Rimbaud s'écriait: «L'Amour est à réinventer!» déclare: «Il est nécessaire que les jeunes réagissent vivement de-

PLAISIR ET COMPENSATION

vant certaines forme machinale du plaisir, aussi humiliante que monotone.» Il citait ensuite certaines sociétés et groupements américains, conscients du danger couru. Formés dans le but de revaloriser le plaisir physique, en communication avec le tellurique et la nature. Quoi qu'il en soit, on assiste à ce réveil devant l'automatisme de l'amour: de plus en plus nombreuse, jeunesse rétive à la décadence sexuelle souhaite rejoindre ce paradis perdu: le plaisir tel que le concevaient nos ancêtres. Il ressemblait alors à une libération de l'instinct, à un cri authentique de la chair non à une sorte de messe triste entre initiés mal en point. En somme, beaucoup de jeunes gens — et des gens moins jeunes, mais toujours en pleine activité des sens, — veulent rejoindre, en ce qui concerne le plaisir physique, le merveilleux secret des fabliaux. Voilà pourquoi sans doute, malgré ceux qui font la moue, on se doit de saluer nombre de films «historiques» qui nous donnent des voluptés amoureuses une vision régénératrice. Il se peut que les «Décamérons» bis et ter, les resucées des «Contes de Canterbury», les films tirés, de Boccace, l'Arétin ou Chaucer, — s'ils ont, au départ, inspiré de grands cinéastes — ne soient pas irréprochables, cinématographiquement parlant; du moins ont-ils cette vertu: ils nous offrent une version optimiste, tes engageante pittoresque, stimulante, de ce que peuvent éprouver deux individus dans les bras l'un de l'autre. C'est en ce sens qu'ils retrouvent, selon l'expression de Karl Bergh, «une communication violente authentique, avec les sources vives de la nature et de la création.»

Quand, au temps de Brantôme, de Villon, de Boccace, un jeune chenapan, aux sens enflammés, allait rejoindre nocturnement sa belle, il y mettait une fougue, une audace qui faisait bien augurer de son potentiel viril. Quand une belle, presque au nez de son barbon d'époux, soulevait son jupon pour honorer son bouillant visiteur, elle sentait, pour ainsi dire, tout le prix de sa traîtrise; elle participait d'une bouffonerie croustillante, dont souvent tout le village jasait. La vie était dure, à l'orée de la Renaissance, et l'on savait que le plaisir était souvent la seule compensation que Dieu accordait aux pauvres. Voilà pourquoi, sans doute, même les abbés ne dédaignaient point entrer dans la ronde d'Eros. Certains ont signé des contes, des poèmes pleins de saveur. On était indulgent, à la fin du Moyen-Age, pour les débordements de son voisin et de sa voisine, en se disant: «Bah! Dieu y reconnaîtra toujours les siens.»

Force est de reconnaître que maintes productions italiennes, telle «le nouveau Décameron 300» nous donnent, sans périphrases, des comptes-rendus très imagés, fort réjouissants, de ce qui pouvait se passer du côté de Vérone, de Rome, de Padoue dans les années 1600. Ces films sont pleins de belles femmes qui n'ont que la bagatelle en tête, avec un soupçon de religion (ce qui ne gâte rien), de fringants cavaliers, de mômes très libidineux, de maris à cornes, de servantes faciles, de seigneurs turlupinés par les dérèglements, supposés ou réels — réels le plus souvent — de leur moitié. C'est une farandole pleine de couleurs vives, de corps comestibles, de bonne humeur aussi. Car, au temps de l'Arétin et du Boccace, la chair n'était pas triste, et l'on n'avait pas lu tous les livres, comme dit le poète décadent français, — lequel prévoyait sans doute combien le plaisir, pour les européens, allait être victime du conditionnement moderne.

LE DIABLE MENE
LA RONDE DANS LES

HISTOIRES SCELERATES

Il est évident que les «Histoires scélérates» de Sergio Citti contiennent un peu du «merveilleux secret des fabliaux»; mais le réalisateur d'«Ostia» les a transposées dans l'Italie de 1850, d'après les textes de Pasolini. Cette Italie-là ressemble d'ailleurs, à s'y méprendre, à celle des années 1500-1600. Le brigandage et la licence sensuelle y menaient bon train. Partout, dans les intrigues de cour ou les amours adultérines, le Diable laissait pointer ses oreilles. Mais, là encore, l'amour — pour si cruel qu'il fût parfois, et non privé de violence et sévices — restait quelque chose de franc, d'affirmatif de la volonté des gens de connaître la vie dans sa plénitude. Et tant pis si l'on risquait l'Enfer!

Dans «Histoires scélérates», Pasolini et Sergio Citti nous content donc l'amère aventure de deux jeunes voleurs, Bernardino (Ninetto Davoli) et Mammone (Franco Citti) qui vont être exécutés pour un assassinat commis sur la personne d'un voyaguer, rencontré alors qu'il posaient tous trois culotte. Nos deux gaillards, en prison n'ont rien d'autre à faire, pour oublier le trépas qui les attend, que de se raconter l'un a l'autre les histoires particulièrement osées, ou criminelles, les deux bien souvent, qu'ils connaissent.

Il y a celle d'un curé qui sera castré par un mari jaloux, parce qu'il a su obtenir le don de sa personne d'une

EROTISME et CIVILISATION

naïve paysanne (Elisabetta Genovesi); celle d'un duc qui se castrera lui-même, pour insulter en quelque sorte son épouse nymphomane, dont l'avidité fait des ravages chez les jeunes gens du pays (Nicoletta Machiavelli).

Il y a celle encore de Cachique et Chiavone, deux gardiens de brebis calabrais, dont l'un, cocufié par l'autre, donne à manger à sa femme les rognons du coupable. Puis nous voyons le jeune Agostino, déguisé en femme, supprimer le prêtre qu'il fournissait en chair fraîche, sous l'espèce des belles naïves de la ville. Agostino finit devant le bourreau. Comme finiront Bernardino et Mammone.

Mais, avant que la lame tranche la tête des deux coupables, ils auront le temps de nous amuser avec l'anecdote d'un ménage à trois qui vivait en paix, jusqu'à la venue d'un quatrième larron. Et par bien d'autres détails pittoresques, crus et «scélérats» concernant une humanité encore un peu sauvage, mais authentique. Bernardino et Mammone en ont tant vu, dans leur courte vie, qu'ils se demandent à qui se fier, du Diable et du Bon Dieu? Sergio Citti a réussi un film très vivant, riche de détails singuliers et qui prouve combien l'érotisme historique, bien conçu, est valable à l'écran, quand il est vu par un réalisateur amoureux de son sujet.

She's the Hottest Super Agent Ever!

Shelley Winters, en Mommy, chef de gang, est la redoutable adversaire de Cleopatra Jones.

Cleopatra Jones

Original Soundtrack Album available featuring Joe Simon (Theme From Cleopatra Jones) and Millie Jackson ("Love Doctor and "It Hurts So Good")

starring
TAMARA DOBSON as CLEOPATRA JONES co starring BERNIE CASEY BRENDA SYKES and SHELLEY WINTERS as "Mommy"
PANAVISION® TECHNICOLOR® Screenplay by Max Julien and Sheldon Keller Produced by William Tennant Directed by Jack Starrett
Story by Max Julien

Celebrating Warner Bros. 50th Anniversary A Warner Communications Company

Cleopatra Jones, c'est de la dynamite. Cleopatra Jones, c'est le plus extraordinaire agent qui ait juré la perte de trafiquants et de truands. Les armes à feu les plus perfectionnées, ou les plus imprévues, ne lui font pas peur, dans sa façon personnelle de pratiquer la justice. Malheur à la terrible Mommy, son ennemie personnelle, à qui Cleopatra s'est juré de faire rendre gorge... et souffle.
Cleopatra, de plus, est capable de se lancer dans les plus tumultueuses bagarres, d'étrangler, de piétiner ses edversaires, et, bien entendu, le karaté n'a pas de secret pour elle. Pour l'amour, bien entendu, elle n'y boude pas, entre deux avions qui la conduisent de Turquie où elle peut se métamorphoser en hourie à New-York. Toutefois, son cœur a une faiblesse: le beau Reuben, auquel elle ne résiste pas, abandonnant, pour se jeter dans ses bras bruns, son impressionnant attirail de tueuse... pour la bonne cause. Décidément, même au lit, à peu près comme son émule mâle James Bond, Cleopatra Jones mérite bien le titre dont les Américains, fous de ses aventures, la gratifient: «She's the Hottest Super Agent Ever!»

WARNER BROS

Irresistible et tueuse pour la bonne cause

Il arrive que «Cleopatra Jones» voilee, joue le double jeu en Turquie, sur la route de l'opium.

Une démontration de l'efficacité bagarreuse de Cleopatra!

VOICI LA FABULEUSE

TAMARA DOBSON

UNE HEROÏNE POUR LE M.L.F.

Experte au karaté, l'implacable Cleopatra! Pour l'incarner, Tamara Dobson a pratiqué le sport, à outrance, pendant des semaines.

Faut-il, en considérant le personnage de Cleopatra Jones, se souvenir de «Modestie Blaise» et de «Barbarella», en tant que chevalières d'une féminité transcendée? Non, pas tout à fait: Cleopatra a bien les pieds sur terre: Barbarella et Modesite, elles, participaient à une fantasmagorie érotico-futuriste. Cleopatra se bat contre un gang de la drogue redoutable, bien réel, de ceux dont les journaux nous rabattent sans cesse les oreilles. Elles attaque, dans un raid impressionnant, le quartier général de l'incroyable Mommy. D'autant plus fabuleuse, cette Mommy, qu'elle est campée par Shelley Winters, qui fut ce personnage paillard d'envergure: «Bloody Mamma». Tamara Dobson et Shelly font un «team» d'une turbulence, d'une violence, d'une saveur, noire et blonde, peu communes.

A voir Tamara rester toujours parfaitement belle, à travers les vicissitudes et les coups durs (elle

Cléopatra est une femme très forte... sauf devant l'amour. Alors, elle rend armes et gadjets. (Tamara Dobson et Bernie Casey).

Tamara Dobson, en Cleopatra Jones, agent secret, est coquette même avec les armes à feu. Saura-t-elle les séduire?

"CLEOPATRA JONES" CONTRE LA FABULEUSE MOOMY

les rend bien) qu'elle rencontre sur la route de l'Opium, on admet volontiers le titre qu'elle remporté aux U.S.A.: «Reine du black glamour». Le réalisateur Jack Starret, a donné à «Cléopatra Jones» une ambiance, un décor dignes de cette tumultueuse héroïne, riche de gadgets, de ressources, de défenses inédites. Les adeptes du M.L.F. feront-elles leur Tamara Dobson-Cléopa-

Et c'est toujours la même, et c'est toujours une autre... Terriblement sexy: Tamara Dobson dans «Cleopatra Jones».

Cleopatra Jones, c'est une sorte de James Bond femelle. Bourrée de charme à la dynamite, elle est sans merci envers ses ennemis.

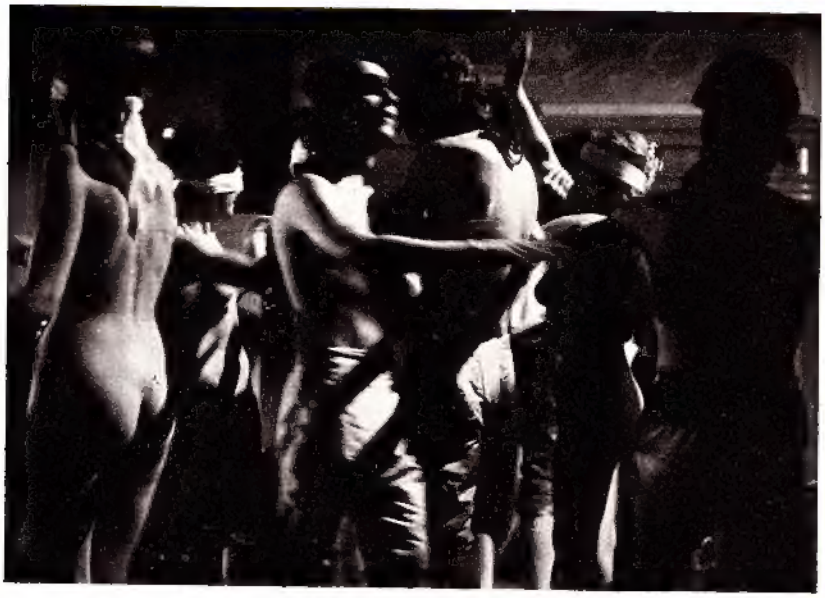
tra? C'est possible. Quant à l'homme de tous les jours, nous ne savons s'il osera affronter cette superbe tigresse, qui mord mieux encore qu'elle ne caresse. On a posé cette question à un spectateur du film: — «Aimeriez-vous faire l'amour avec une créature telle que Cléopatra? » Il a répondu, et était-ce seulement de l'humour? : «Oui, mais dans la mesure où un dompteur, prêt à intervenir, assisterait à nos ébats!»

Cette photo de Tamara Dobson, en compagnie de ses amis de plateau, prouve qu'elle sait sourire, — radieuse...

Pamela Dobson affronte, sans broncher, les ceintures noires.

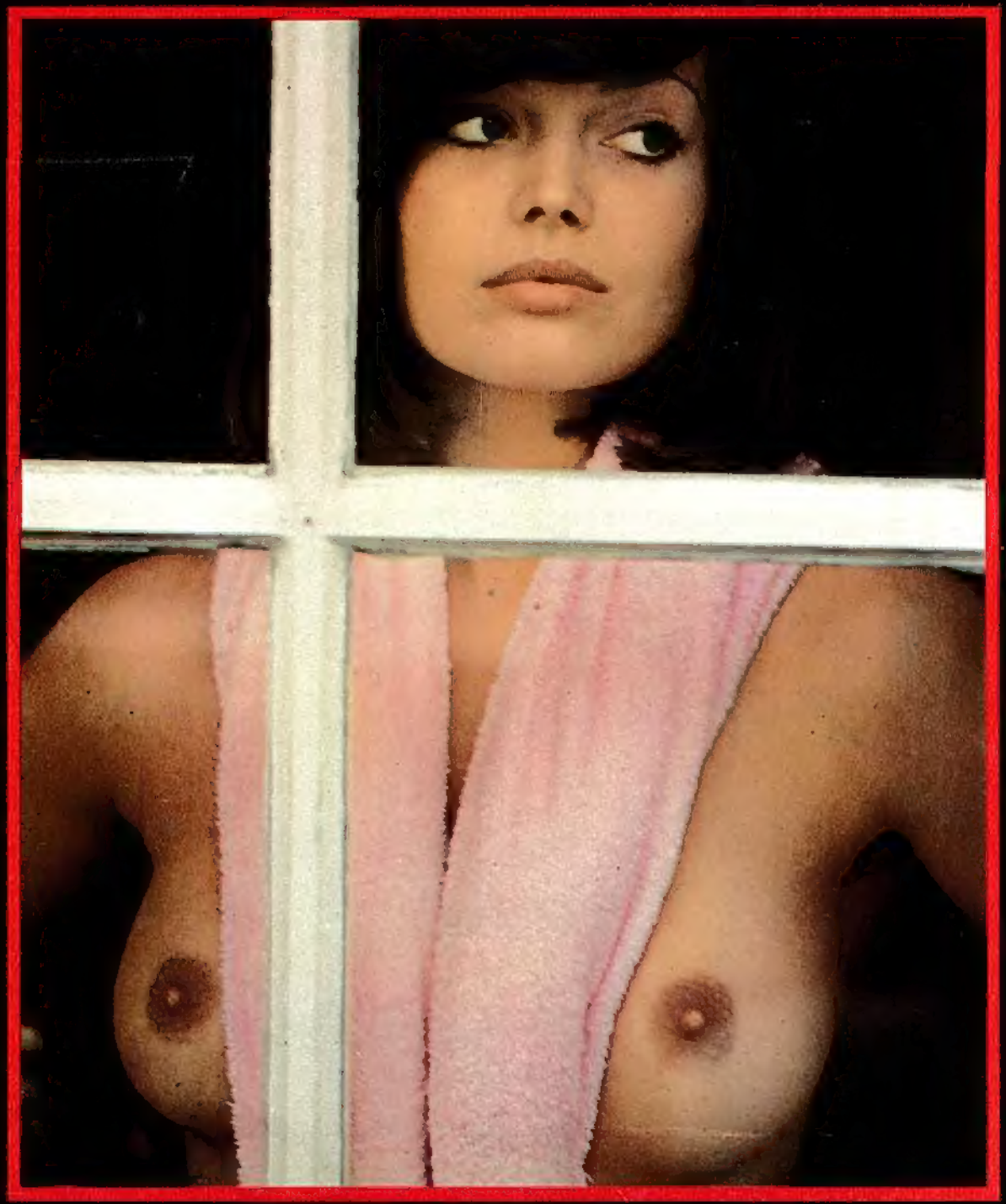
DES RITES ETRANGES

Le cinéma actuel a toute licence pour se développer dans l'insolite et l'érotique, et plusieurs jeunes réalisateurs y font merveille. Leurs inventions passent souvent l'imagination, mais elles séduisent les spectateurs curieux. Il en sera ainsi de «Sepolta Viva», que signe Aldo Lado, ex-assistant de Bertolucci, Samperi, et Argento. Lado, vous le constatez, a été mis à bonne école, et son nouveau film s'annonce un succès. Pourtant, ce cinéaste d'un style audacieux n'avait séduit que les critiques avec son premier essai, au titre interminable, selon la mode: «La corta notte delle bambole di vetro e Chi l'ha vista morire? » Oui, cette «corta notte» d'une poupée ne sut pas retenir le public. En revanche, la seconde réalisation d'Aldo Lado, «La cosa buffa», fut appréciée de tous, beaucoup, bien entendu, parce qu'elle était interprétée par un jeune couple qui y faisait merveille: Ottavia Piccolo (désormais bien connue en France) et Gianni Morandi. Ce film fut considéré comme une œuvre à la fois originale et très achevée.
Mais il est évident que la carrière d'un cinéaste débutant doit s'asseoir sur une réputation flatteuse et sur les recettes, tout à la fois. Comment ne pas trahir sa conception du cinéma, et plaire aux foules d'autre part? Aldo Lado, avec «La Sepolta Viva» semble



avoir trouvé la solution. Ce film nous transporte dans un passé historique. Mais, au lieu d'en montrer les événements guerriers et les intrigues de cour, Lado nous en révèle certains dessous intimes inédits. Nous y voyons comment, dans certains milieux, les raffinés y concevaient d'érotisme. L'ensemble, s'il a grande allure, a aussi des ressources feuilletonesques qui en font le piquant. Une sorte de bal masqué nu en est le clou.
L'intrigue est à la fois mystérieuse et oppressive, en ce sens qu'il s'agit de rivalité de frères ennemis dans une famille noble.

DES RITES ETRANGES

L'un des frères séduit sa belle-sœur, la splendide Christina, et le drame, sanglant, singulier, se déclenche. Mais il y a aussi, dans l'histoire, une haine de la noblesse contre la plèbe, et l'hérédité joue dans la tragédie qui se déchaîne, — tortures à la clé. Le film est interprété par Agostina Belli, Amurizio Bonuglia, Fred Robsham, sur un scénario de Claudio Masenza.

tous les mois
les plus belles filles
du monde sont dans
lui
le magazine de l'homme
moderne